

**Zeitschrift:** Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande  
**Band:** 36 (1898)  
**Heft:** 14

**Artikel:** Les mystères de Sauvabelin  
**Autor:** L.M.  
**DOI:** <https://doi.org/10.5169/seals-196827>

### **Nutzungsbedingungen**

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

### **Conditions d'utilisation**

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

### **Terms of use**

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

**Download PDF:** 13.03.2025

**ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>**

# CONTEUR VAUDOIS

PARAISANT TOUS LES SAMEDIS

Pour les annonces, s'adresser exclusivement à  
**L'AGENCE DE PUBLICITÉ HAASENSTEIN & VOGLER**  
 PALUD, 24, LAUSANNE  
 Montreux, Genève, Neuchâtel, Chaux-de-Fonds, Fribourg,  
 St-Imier, Delémont, Bienne, Bâle, Berne, Zurich, St-Gall,  
 Lucerne, Lugano, Coire, etc.

Rédaction et abonnements.  
**BUREAU DU « CONTEUR VAUDOIS, » LAUSANNE**

SUISSE: Un an, fr. 4,50; six mois, fr. 2,50  
 ÉTRANGER: Un an, fr. 7,20.

Les abonnements datent des 1<sup>er</sup> janvier, 1<sup>er</sup> avril, 1<sup>er</sup> juillet et 1<sup>er</sup> octobre.  
 S'adresser au Bureau du journal ou aux Bureaux des Postes.

PRIX DES ANNONCES  
 Canton: 45 cent. — Suisse: 20 cent.  
 Étranger: 25 cent. — Réclames: 50 cent.  
 la ligne ou son espace.

Les annonces sont reçues jusqu'au jeudi à midi.

## Les Mystères de Sauvabelin.

Dans le courant de janvier dernier, la *Revue du Dimanche* a publié une série d'articles de M. Eug. Mottaz sur le *Centenaire de l'Indépendance vaudoise*, dans lesquels nous lisons :

A la fin de décembre déjà, il s'était formé à Lausanne un comité dont les séances furent secrètes aussi longtemps que l'on put craindre l'autorité des baillis et de la Haute-Commission. Il se réunissait dans divers endroits écartés, près du Signal, par exemple, et ses membres étaient unis entre eux par les liens du serment suivant :

*Je jure d'être fidèle à la cause de la liberté et de l'égalité, de sacrifier, s'il le faut, pour elle, ma fortune et ma vie, et de faire respecter les personnes et les propriétés.*

Ce sont les membres de ce comité central et secret qui préparèrent les pétitions en faveur de la convocation des Etats et qui cherchèrent par tous les moyens à gagner à leur cause tous les citoyens.

Ces lignes, qui viennent de nous tomber par hasard sous les yeux, nous ont rappelé divers détails sur le lieu de réunion dont parle M. Mottaz, c'est-à-dire de la grotte de Sauvabelin, qui est aussi mentionnée en ces termes dans les *Études d'histoire nationale*, de M. Juste Olivier, à propos de la Révolution vaudoise :

Les sociétés secrètes ne s'étaient point anéanties, nous dit-il, on se rassemblait dans les lieux écartés, à Lausanne, dans l'antique forêt de chênes qui en couronne les hauteurs; et là on se communiquait les journaux, les nouvelles, les motifs d'espoir. Mais les hommes les plus dévoués étaient aussi les plus compromis, quelques-uns exilés : ceux-ci, réfugiés à Paris, ne laissaient pas d'encourager et diriger ceux qui restaient dans le pays et qui les tenaient au courant.

La forêt de Sauvabelin, se prolongeant sur son versant oriental jusqu'aux dernières habitations du faubourg de la Barre, cache au promeneur qui monte au Bois, par le chemin de Montmeillan, une grotte assez vaste et peu connue, située sous le mamelon du Signal, et dont l'entrée a été cancellée il y a une trentaine d'années. On en parla beaucoup, lors des derniers arrangements faits au Signal. En plantant de jeunes arbres, et après avoir creusé à une profondeur de quatre ou cinq pieds, les ouvriers trouvèrent le roc qui fit entendre sous les coups de pioche un bruit sourd annonçant une excavation souterraine.

La forêt de Sauvabelin servit de refuge, non seulement à nos patriotes dans la dernière période de la Révolution vaudoise, mais à la franc-maçonnerie, qui travaillait aussi à l'affranchissement du Pays de Vaud.

A cette époque, la franc-maçonnerie était l'apanage des classes riches; presque toute la rue de Bourg en faisait partie, et il n'était pas rare de reconnaître dans l'architecture de plusieurs de nos anciennes et belles maisons de campagne, des ornements, des symboles maçonniques.

En Vennes, par exemple, on voit encore un pavillon sur le fronton duquel les étoiles, les équerres et les triangles ont été semés à profusion par l'architecte.

L'association maçonnique comptait donc dans notre pays un grand nombre de membres appartenant à la noblesse. Et comme celle-ci, qui voyait crouler le pouvoir de LL. EE., espérait pouvoir conserver ses privilèges et son influence sous le nouveau régime, elle prit part au mouvement du jour et se servit de la maçonnerie pour ourdir des projets qui n'échappèrent point à la vigilance des Bernois.

Dès lors, toutes les réunions maçonniques furent interdites dans le pays, sous les peines les plus sévères; et ce ne fut qu'avec beaucoup de circonspection et de prudence que quelques frères purent se réunir à Lausanne, tant ils étaient surveillés par les agents du gouvernement. Ils se réfugièrent dans la grotte du Signal. Cet endroit, qui n'avait point l'aspect qu'il présente aujourd'hui, était alors très solitaire. L'excavation souterraine fut arrangée de nuit, avec mille précautions, afin de pouvoir être appropriée à une tenue de loge. Les broussailles et le fourré qui en dissimulaient l'entrée furent religieusement conservés.

Les frères qui eurent dans cette grotte de nombreuses réunions, s'y venaient un à un, au milieu de la nuit, et par des chemins différens.

Telle qu'elle avait été creusée par la nature, la grotte présentait la forme d'un carré long un peu irrégulier. Au fond, était une espèce de table ou d'autel composé d'une large dalle posée sur quatre piquets plantés dans le sol. Au-dessus de la caverne, une pièce d'étoffe bleue, parsemée d'étoiles, représentait le ciel. Dans la paroi de molasse du fond, on avait sculpté un triangle dans l'intérieur duquel on lisait le nom de Jéovah. A gauche, un soleil; à droite le croissant de la lune. De chaque côté de l'entrée, une colonne de bois brut avec une grande initiale gravée dans l'écorce, et dont tous les maçons connaissent la signification.

Trois grands chandeliers, à plusieurs branches et surmontés de longs cierges, éclairaient le sombre local.

A quelques pas de cette grotte, et du côté de Montmeillan, une grotte plus petite était utilisée lors des séances d'initiation.

La grotte de Montmeillan a une autre histoire assez curieuse :

Ce n'est pas seulement dans la grande capitale de la France, dans ces quartiers de Paris où la révolution est sans cesse en germe, qu'on fabriqua des engins meurtriers et qu'on médita des attentats. Notre bonne ville de Lausanne a eu aussi sa machine infernale, quoique nous n'ayons aucun souverain à faire sauter par le moyen de bombes. Car on sait que si nous ne sommes pas contents des hommes qui tiennent les rênes de notre char républicain, nous les faisons sauter avec une poudre dont l'effet est suffisamment énergique : c'est la poudre-bulletin, dont nous bourrons l'urne électorale.

Mais à qui donc, me direz-vous, était réservée cette machine infernale. Eh bien, elle était

dirigée contre un riche Anglais qui a dépensé une grande partie de sa fortune pour des œuvres philanthropiques, contre un homme qui a été le fondateur d'une institution charitable, l'Asile des Aveugles, dont les bienfaits sont nombreux et la réputation méritée.

Et c'est dans la grotte de Montmeillan que fut fabriquée, il y a une quarantaine d'années, l'engin destructeur.

Voici comment le fait fut découvert :

Par une belle soirée de mai, un domestique de campagne passait près de là pour se rendre à une ferme voisine. Il entendit des voix et s'arrêta; puis, écartant doucement les branches qui masquaient l'entrée de la grotte, il prêta une oreille attentive.

Une lumière indécise, vague, éclairait l'intérieur. Trois hommes, dont les profils ne se dessinaient que très imparfaitement, causaient avec vivacité. Une caisse placée dans un coin paraissait être l'objet de leur conversation. Il était question de l'explosion d'une machine infernale et de la manière dont il fallait qu'elle fût placée pour blesser mortellement ceux qui y seraient exposés.

Tout à coup, les voix baissèrent; celui qui les écoutait n'entendit plus que des chuchotements desquels il ne put saisir que ces mots : « Campagne Haldimand... » Puis l'un des hommes prit la caisse sur son épaule et tous sortirent de la grotte.

Notre homme resta immobile derrière les branches touffues et laissa passer. Ne comprenant guère le mystère du complot, une foule de suppositions traversèrent son esprit. Cependant, étrangement préoccupé de cette affaire, dans laquelle il entrevoyait quelque criminel guet-apens, il rebroussa chemin et vint heurter à la porte de l'huissier Picot. A cinq heures du matin, celui-ci se rendait chez le juge d'instruction. A six heures, le juge, le greffier et l'huissier descendaient d'un pas grave la route d'Ouchy.

Une perquisition minutieuse amena la découverte de la machine infernale dans un bosquet de la Campagne Haldimand, près d'un banc rustique où le propriétaire de ces lieux allait fréquemment s'asseoir.

Une longue ficelle était destinée à mettre en mouvement la détente d'une batterie fixée au centre de la machine.

L'engin fut transporté au bureau du juge. Tout le personnel du greffe avait les yeux fixés sur la caisse diabolique, mais personne n'osait en soulever le couvercle.

L'huissier Picot, qui les savait toutes, prit résolument la caisse, la porta dans la cour de la maison, et la plongeant dans une cuve à lessive : « Laissez-moi faire, dit-il, quand elle sera bien imprégnée d'eau nous l'ouvrirons sans danger. »

En effet, le lendemain soir, l'artificier Genillard était appelé pour ouvrir la caisse. Au moment où il en souleva le couvercle, le chien de la batterie s'abattit, mais la poudre humide ne fit point explosion.

Douze petits canons de papier mâché et fortement entourés d'un fil de métal étaient rangés en étoile de manière à lancer leurs projectiles de tous côtés. On assure que le tout était très ingénieusement construit.

Celui qui avait dénoncé le fait fut mis aux arrêts et relâché peu de jours après, l'enquête n'ayant mis au jour aucun indice certain.

Tout cela se fit sans bruit, et jamais la personne contre laquelle avait été dirigé ce perfide projet n'en connut l'existence. On ne voulut pas même laisser soupçonner à cet homme de bien qu'il pouvait être l'objet de quelque malveillance. L. M.

### La Muse

*amateurs en tournée.*

Laquelle ? Est-ce l'une des neuf sœurs qui, désertant le Parnasse, s'en vient faire un tour dans le Gros de Vaud ?

Non, La Muse en question, est tout simplement la *Muse lausannoise*, une société littéraire et artistique, qui, s'inspirant des souvenirs du moyen-âge, s'en va de temps à autre faire une excursion, comme les comédiens du temps de Molière, afin de répandre les lettres, et... il faut bien le dire aussi, afin de remplir sa caisse.

En entendant parler des comédiens du temps de Molière, on se rappelle immédiatement la page dans laquelle Scarron décrit l'arrivée d'une troupe semblable.

« Il était entre cinq et six quand une charrette entra dans les halles du Mans. Cette charrette était attelée de quatre bœufs fort maigres, conduits par un jument poulinière, dont le poulain allait et venait à l'entour de la charrette comme un petit fou qu'il était. La charrette était pleine de coffres, de malles et de gros paquets de toile peinte, qui faisaient comme une pyramide, au haut de laquelle paraissait une demoiselle, habillée moitié ville, moitié campagne. Un jeune homme, aussi pauvre d'habits que riche de mine, marchait à côté de la charrette. Il avait un grand emplâtre sur le visage, qui lui couvrait un œil et la moitié de la joue et portait un grand fusil sur son épaule, dont il avait assasiné plusieurs pies, geais et corneilles, qui faisaient commé une bandoulière, au bas de laquelle pendaient par les pieds une poule et un oison... »

Heureusement les temps ont marché, et lorsque, le 27 mars, la *Muse* débarquait à Echallens, elle présentait un aspect plus agréable. — La charrette est remplacée par un omnibus confortable, tiré par quatre bons chevaux, et personne ne s'est avisé d'aller à la chasse des geais ni des corneilles durant le trajet.

Dans la cour du Lion-d'Or, la troupe met pied à terre. C'est le moment de saisir au vol quelques silhouettes. Voici d'abord le président — l'Apollon de cette *Muse* — qui dirige tout son monde avec beaucoup d'énergie et d'entrain. Tout en conférant avec le cocher, il surveille le débarquement des demoiselles, répond à toutes les questions qu'on lui adresse, et n'est pas depuis dix minutes dans la ville qu'on le réclame déjà de tous côtés. — Voici le grand premier comique. Pour grand, il l'est, comique aussi, quant à *premier*, tout le monde est quelque chose de *premier* dans la *Muse*. — D'un air ennuyé il entortille autour de son cou un foulard rouge — les artistes doivent soigner leur gorge, n'est-ce pas. — Voici l'amoureux — un des rôles les plus faciles à repourvoir. Puis voici les demoiselles. Toutes jeunes et jolies, cela va sans dire. Elles descendent en poussant de petits cris effarouchés et regardent curieusement autour d'elles.

Du ciel gris et bas, la neige tombe dru. Quelques passants se hâtent, emmitouffés dans leurs manteaux. Là-haut, sur l'omnibus, les bagages sont recouverts d'une bonne couche blanche. Dans la salle du Lion-d'Or, on s'installe bruyamment et l'on se compte. Allons, la troupe est au complet. Il n'y manque pas même le poète, qui regarde vaguement de ses yeux rêveurs, cherchant sans doute une rime rebelle, ou un sujet de tragédie. — Il s'agit maintenant de travailler. De l'omnibus, on descend avec précaution les accessoires divers. Voici la massue, qui doit servir dans *Mesdames de Montenfriche*. La tortue vient ensuite, soigneusement recouverte d'une serviette, puis les harpes des comédiens. Par une déchirure du papier, on aperçoit la coiffe blanche de Thérèse ou le mouchoir rouge

de Badayos. — Les pigeons sous le toit, assistent curieusement à ce déballage. Le grand premier rôle s'attelle à la charrette, l'amoureux pousse par derrière, et en route pour la *salle des représentations*. Charmante cette salle, bien qu'elle ne rappelle que de très loin l'Opéra-Comique. C'est derrière la gare. On pénètre d'abord dans le réduit à charbon du L.-E. De là, on arrive dans un grand hangar, où les vents coulis doivent régner en maîtres. Par exemple les frais de chauffage et d'éclairage ne seront pas très élevés. Quelques quinze fois le long des parois remplaçant le lustre, et si l'on a froid, on cache ses pieds dans la sciure qui tapisse le sol. Pendant qu'une partie de la troupe organise la représentation, le reste court la ville. On s'arrête un moment pour examiner une jeune indigène qui, le balai en l'air, cesse de déblayer la neige, pour considérer ces étrangers. Ailleurs l'abreuvage des vaches paraît être une des grandes distractions du dimanche après-midi. Dans un café, quelques jeunes gens jouent au billard. L'un commence à chanter d'un air inspiré : « Elle était jeune et belle ». Inutile d'attendre le reste. Il paraît que ce seul vers lui suffit, car il se contente de le répéter à satiété.

Enfin voici l'heure de la représentation. La salle (!!) se remplit peu à peu. Chose singulière, on a vendu surtout des billets de secondes, et les premières seules sont occupées ?... Il paraît que chacun fait partie de la société de gymnastique et qu'enjamber les bancs est un exercice très pratiqué. Dans les coulisses, on gèle. Un monsieur de l'endroit, venu pour saluer les actrices, les trouve grelottantes avec leurs bougeoirs à la main, attendant de faire leur entrée. Enfin c'est fini. Quelques bonnes âmes ont versé des larmes sur *Jean-Marie* ; on a ri consciencieusement aux deux autres pièces ; on a remercié très aimablement les acteurs par des bravos chaleureux. Ils sont fourbus, le souffleur n'en peut plus, et l'on se prépare à revenir.

Oh ce retour ! Il n'a certes rien d'olympique. Dans l'omnibus on s'entasse, et l'on finit par trouver place, à l'exception du poète, qui reste bravement sur le marchepied comme Moïse à l'entrée de la terre promise. On s'installe aussi commodément que possible et l'on s'arrange pour ne pas s'ennuyer en chemin. Les chants, les rires se succèdent. Ceux qui désirent dormir n'ont qu'à attendre d'être chez eux.

Apollon s'est dévoué pour sa chère *Muse*. C'est lui qui est monté sur le siège à côté du cocher. Là, c'est moins agréable. La neige tombe toujours aussi serrée. On a beau se boutonner, elle pénètre partout, dans vos poches, dans vos manches. C'est à peine si l'on peut avaler à mesure celle qui vous tombe dans la bouche. Voici Etagnières, Cheseaux, Romanel, où de grands noyers chargés de neige vous raclent le visage au passage. Sur la route, deux ombres avancent péniblement ; ce sont des paysans des environs venus à Lausanne pour entendre *Michel Strogoff*. Ahuris sans leur parapluie, ils regardent passer cette voiture fantastique et nous saluent d'un : *Le fil est cou...ou...pé*.

Les chevaux avancent courageusement dans la neige. De temps à autre le cocher les encourage : « Allons, Marie, allons, Sophie. » Enfin voici Lausanne. Sur Chauderon un fil est réellement coupé, et risque de faire buter un cheval. Voici le Grand-Pont. Tout le monde descend. Chose curieuse, l'amoureux de la troupe a sur les lèvres un peu de rouge qui n'y était sûrement pas en quittant Echallens, mais ce n'est pas le moment d'approfondir ces choses, et l'on se sépare à moitié endormis.

La *Muse* est rentrée dans ses foyers.

PIERRE D'ANTAN.

### Cobasset et le notéro.

Cobasset avai du grantein 'na deint contré lo notéro.

Porquie ? On n'ein sà rein ào justo ! adé este que ne poivè ni lo vairè et ni lo cheintrè, et ne sé gainavè pas dè lo clabaudà et dè lo décrià pè devant lo mondo.

Se per hazà sé trovàvont on part à dévezà devant la fordze que lo vilho courião vignè à passà, Cobasset avai adé lo mor ein route po derè ài z'auto : « Lo vouaigue, cé vilho gredin ! se stuce va ào paradis, l'ai vé assebin ! » et on moué d'affèrés dinse. Cliào fions fiasiont recaffà lè z'auto qu'étiout tot

ébaubis dè vaire Cobasset delavà dinse 'na brava dzein, kà, faut bin derè, lo vilho notéro étai on citoyen dè sorta, dè respecta dè tot lo mondo et que n'avai jamé fe too à mion.

Lo notéro savai prào què Cobasset lo cayivé ; mà n'avai jamé rein de. Quand on l'ai redipet-tàvè oquie, fasai étai dè ne rein ourè, et sé desai ein li mimo : « L'ai faut fèrè l'honneu qu'on fà ài tsins ! »

Tot parai, cein ne poivè pas allà adé dinse : a foice d'avai prào bourmà, lo fu a età d'obedzi dè clianmà ; c'est tot coumeint quand on tsin vao tsertsi rogne à ne n'auto et que stuce ne sé tsau pas dè sè taupà, cé que vao einmodà la nièze coumeincè à l'ai moodrè lè z'orolhiès et lè piautès tant qu'ie què l'auto l'ai chaotè déssu, et on iadzo eimbriyi, l'est à cé qu'ein pào lo mè.

L'est cein qu'est arrevà à noutrè dzeins.

Lo notéro fasai boutséri ! lo caion étai dza su lo trabeset, et y'avai decoutè lo tia-caions, la fenna que lavè lè bouès, don la tripière, et, dè bio savai, on moué dè vezins et vezenès avoué lào boébo que vouaitivont copà lè jambons, rontrè lè piotons et déchicotà l'Anglais. Coumeint dè justo, lo notéro étai quie assebin.

Adon Cobasset qu'allavè à la fretéri sè met à derè, ein passeint devant tot cé mondo.

— Caion dè notéro ! Caion dè notéro ! pè dou iadzo !

Lo courião quand l'out cein l'ai dese : « Ne vu rein vo repondre, mà déman, vo pàodè comptà dè traci devant lo dzudzo ! »

Dinse de, dinse fe. Lo notéro làivè sè témceins et y'ein avai 'na ribandaie, kà ye fe cità ti cliào qu'étiout déveron lo trabeset et l'einvouyé la pllieinta ào dzudzo dè pé.

Lo leindéman, quand l'huissiè fe eintrà Cobasset et lo notéro devant lo dzudzo, stuce fe à Cobasset.

— Monsu lo notéro vo z'attiusè de l'avai traità dè « caion » pè devant lo mondo, qu'ai-vo à repondre ?

— Yè à repondre, Monsu lo dzudzo, fe Cobasset, que tot cein l'est dâi meintéri et dâi dzanliès, kà n'é jamé de ào notéro que l'étai on caion. Vouaigue l'affèré : ein alleint colà, y'è de ein passeint devant lo trabeset : Caion dè notéro !... Coumeint vo derai : vouaigue on caion qu'appartint à n'on notéro, àobin vouaigue 'na roba dè menistre, vouaigue on sabro dè vortigeu équecepra, équecepra, mà juro, su ma concheince, que n'è pas volliu derè oquie d'auto !

— Qu'ai-vo à dire ? monsu lo notéro ?

— Se l'est dinse, l'est bon, fà lo gratta-papai, retiro ma pllieinta ; mà on auto iadzo, fédè atteinchon, Cobasset !

Adon lo dzudzo lào dese que poivont ti dou sé reteri et reind on dzudzèmeint ein metteint lè frais su lo compto dè l'Etat.

Etvouaigue coumeint, quand on a 'na bouna lama, on pào insurtà dâi bravès dzeins sein que y'aussè à rèderè, sein counson dè l'ameinda et ni de l'hostiau C. T.

### Argot fin de siècle

A GENÈVE

*John*. — Salut ! où t'en vas-tu comme ça ?

*Camille*. — A la *boîte* (magasin ou atelier) où j'ai oublié mon paletot. Et toi, où vas-tu te *bal-lader* ?

*John*. — Je m'en vais à la *baraque* vite *bou-lotter* un morceau et puis *filer* à une assemblée qui décidera si oui ou non on fera la course à Dijon.

*Camille*. — Mais ne m'as-tu pas dit que votre caisse était à sec ? ... Comment ferez-vous ?

*John*. — Notre caisse est sevrée de *galette*, c'est vrai, mais on a toujours la ressource de faire *abouler* les fonds du *paternel*. Et puis ceux qui sont bien notés chez le *galeux* (patron)